

Patrick Rebierre.

Mémoires In Situ.

Tome I.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1218-5

© Patrick Rebierre

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

DEDICACE.

À toutes ces mères qui mettent au monde, par amour ou par accident, par volonté ou par omission, par vice ou par vertu, par misère ou pour l'argent, par compromission ou par arrière-pensée, par idéologie ou par dogmatisme [vérité philosophique ou religieuse] et par...

Après tout, peu importe !

À toutes celles qui donnent la vie, merci.

« Maman, tu es la plus belle du monde, aucune autre à la ronde n'est plus jolie ! » disait la chanson.

Moi, je le revendique, je l'écris.

Car enfoui au plus profond de moi-même, il faut que ceci envahisse les consciences des hommes qui ôtent délibérément ou même involontairement, par des actes irréfléchis ou incontrôlés, la vie à leurs congénères sur cette

Terre qui se voudrait pacifiste.

Ce sont ces mêmes hommes qui détruisent, sciemment, l'environnement grâce auquel ils ont pu voir le jour et dans lequel ils vivent encore, mais pour combien de temps ? Êtres, de tous pays, de toutes origines, de toutes couleurs, de toutes cultures, de toutes religions ou de nulle autre chose ; vous êtes leurs enfants pour la vie, certes toute relative à l'heure actuelle, mais surtout pour l'éternité dans leur cœur de mère.

Ne salissez plus leur mémoire et faites en sorte de respecter
la vie et la nature sous toutes leurs formes.

Aimez les bons ; rejetez les méchants ; restez au fond de
vous un enfant, son enfant !

Vous découvrirez ainsi votre propre respectabilité, tout en
ralentissant l'inévitable déclin durable ou définitif des
espèces.

L'espèce humaine, animale, végétale, minérale ou tout autre
organisme vivant dans ce monde ne pourra vous en être,
avant sa énième mutation et dans les prochains siècles, que
reconnaissante.

À toi, maman chérie !

À vous toutes !

SOMMAIRE.

Histoire vraie :	09.
Le vin :	95.
Reprise :	99.
Épisode scientifique :	149.
Reprise 2 :	159.
Voyage en Espagne :	167.
Entracte :	215.
Reprise 3 :	225.
Droits des femmes :	227.
Épilogue :	233.
Annexe :	237.

HISTOIRE VRAIE.

Il faisait froid en ce matin du mercredi seize novembre mille neuf cent quarante-neuf.

Le petit village de Belvès, situé au-dessus de Castillon, était encore endormi dans la brume grisâtre, épaisse et envahissante de ce milieu automnal au vêtement de la nature déjà bien flétrie.

Les plaintes rapprochées provenant de la pièce d'à côté firent se lever de son lit Léonie, ma future grand-mère, qui, dans la précipitation de l'instant, alla chercher la sage-femme de la minuscule bourgade (300 âmes).

Huit heures sonnaient au clocher de l'église où, dans ce singulier monde des humains, monsieur le curé préparait l'office de la messe matinale dédiée à la disparition d'une personne âgée, décédée de sa belle mort l'avant-veille, lorsqu'elle revint essoufflée, accompagnée de l'accoucheuse.

Elles pénétrèrent dans la chambre où la future maman, atteinte d'une légère fièvre *puerpérale*, ne les avait pas attendues, impatiente dans la délivrance du fruit prometteur.

Pierrette, de son véritable prénom Marie-Louise, vingt-cinq ans et demi, venait tout juste de donner naissance à son deuxième enfant.

Madame S. ne se donna pas grande peine pour me faire découvrir le monde et, si tout allait bien, cette deuxième moitié du XX^e siècle.

Roger, le père, et Henri, le grand-père attendaient, à l'écoute des battements du pouls de la pendule qui s'ennuie. Ils étaient, debout, devant la grande cheminée de la cuisine où les braises de la nuit avaient revigoré, quelques minutes plus tôt, le fagot aux bois de vigne appuyés sur le contrecœur en fonte au motif joliment dessiné d'une biche aux abois. Dès lors, les chenets ensommeillés gagnèrent en température et devinrent vite insaisissables.

Les deux ombres, dessinées en surimpression par la lueur du feu sur la cloison droite de la cuisine rurale, avaient préparé un encas consistant, comme il savait se faire, à l'époque, dans ces campagnes où le labeur des champs nécessitait une mise en condition physique à toute épreuve. Une omelette baveuse, aux fines herbes et aux lardons du dernier porc abattu à la ferme, laissait échapper son odeur appétissante depuis la poêle dressée au milieu de la grande table en chêne massif placée au centre de la pièce.

Léonie fit irruption au bas de l'escalier aux marches en bois plaintives. Une large bassine émaillée, remplie d'eau encore fumante au bout de ses bras, laissait flotter à sa surface les stigmates de l'accouchement annonçant la naissance du bébé.

– « C'est un garçon ! » dit-elle, aux deux hommes attablés et attentifs.

Le grand-père, qui coupait une large et épaisse tranche de pain dans la grosse miche de six livres posée sur la nappe en coton, s'arrêta net et, vidant cul sec son verre de piquette, il patoisait, à tous ceux qui pouvaient l'entendre et à ce petit-fils qui venait de naître au premier étage de la maison du métayer, le traditionnel :

Histoire vraie.

– *Benvengut al país, pichòt !* (Bienvenue au pays, petit !)

Se levant de sa chaise au plateau de paille, il prit Roger dans ses bras et l'embrassa pour le féliciter. Puis, il partit chercher dans le chai une bouteille de Saint-Émilion 1928.

Quand il revint, avec son trésor à la main, Roger lui fit remarquer l'étiquette de la bouteille. Henri lui décocha un clin d'œil complice et lui dit ceci :

– *De bona aventura, bona annada, filh !* « À événement exceptionnel, il faut un millésime exceptionnel, mon fils ! »

L'on pouvait entendre distinctement les premières petites colères du bébé qui manifestait, bruyamment, au premier étage, sa venue dans le monde paysan.

Cela faisait quatre ans que les hommes avaient fini de s'entre-tuer en ce milieu de vingtième siècle, dans des luttes fratricides, à l'échelle de la planète, mais que cela continuait à présent en Indochine.

Pourquoi ne s'arrêtent-ils donc pas ?

Il y a trois années de cela, mon père, Roger, était revenu d'Allemagne où, à la fin de la guerre, il avait occupé à son tour et avec les Forces alliées ce pays. Pays où un autre idéologue (Hitler), adepte d'un régime totalitaire et raciste, avait essayé d'embraser l'Europe et une grande partie du monde, tentant même une alliance politique et militaire avec le Japon.

Il avait fait la connaissance de ma mère à son retour d'Allemagne, où l'armée lui avait donné la possibilité de passer ses permis poids lourds alors qu'il était plus ou moins destiné à reprendre les travaux de la ferme.

Depuis l'âge de huit ans, il aidait son père. Les inaccoutumés matins où il fallait se rendre à l'école du village, c'était après avoir récupéré, au passage, un gros bidon de lait rempli, la veille au soir, par la traite des vaches. Le dos chargé du bidon de quinze litres, qu'il

distribuait à quatre ou cinq familles pendant le parcours sur le chemin de l'école, lui donna certes de la force physique tout en lui forgeant un caractère de battant. Toutefois, cela ne lui permit pas de s'instruire avantageusement, car, dans ces campagnes reculées des confins du Périgord et de la Gironde, le travail au champ primait sur l'éducation scolaire.

Alors, en mille neuf cent trente-neuf, à la déclaration de guerre et à la mobilisation générale, ses seize ans étant accomplis, l'école n'ayant pas été une priorité ; le fait d'avoir en sa possession, quelque six ans plus tard, des permis voiture, poids lourds et transports en commun, qui pouvaient remplacer un quelconque diplôme scolaire, ne put que lui ouvrir d'autres perspectives.

Ma mère était orpheline, depuis l'âge de douze ans. Elle avait été élevée, par sa grand-mère, dans un hameau situé à côté de Vayres, pas très loin de Libourne. Un peu avant la guerre, sa maman avait été tuée par l'effondrement du toit de l'usine dans laquelle elle travaillait. Elle ne me parla jamais de son père. Peut-être ne l'avait-elle pas connue ?

Dès qu'elle fut en âge de travailler et, pour aider financièrement sa grand-mère, elle servit aux tâches ménagères dans bon nombre de maisons de maître. Elle put s'enrichir d'un certificat d'études à la fin de son dernier cycle scolaire. Malgré cela, on la retrouvait, juste après la guerre, à tirer des charrettes chargées de bouteilles, vides ou pleines, sur les pavés des quais de Bordeaux entre les différents chais qui s'échelonnaient tout du long.

C'est à cette époque, à l'été 1946, qu'elle rencontrera celui qui devint le père de ses enfants. Il travaillait chez un grossiste de fruits et légumes du côté du marché des Capucins, rue des Douves, réceptionnant entre autres choses les régimes de bananes qui provenaient des îles et dont les

bateaux accostaient au *Port de la Lune*. Le complexe portuaire connaissait en ce temps-là une effervescence presque démesurée avec ses dix-huit ou vingt hangars gigantesques alignés le long des quais, où d'innombrables grues aidaient au déchargement et au chargement des navires de marchandises.

Quelque temps après leur mariage, ils partirent vivre dans une petite bourgade du Médoc nommée Lesparre, où Roger avait trouvé un travail de chauffeur qui consistait à transporter des poteaux en bois spécialement confectionnés pour supporter les fils électriques, quelquefois téléphoniques, qui couraient le long des routes nationales et départementales, des chemins communaux et vicinaux.

Marie-Louise se retrouva enceinte de son premier enfant qui tomba, pour son malheur, rapidement malade juste après sa naissance en 1947. Il fit partie de ces enfants d'après-guerre qui subirent, bien malgré eux, les causes indirectes des abstinences alimentaires de leurs parents pendant l'Occupation. Le rationnement et la dureté de la vie, pour des millions de petites gens, avaient engendré des conséquences désastreuses au sortir de ce fléau.

Ma mère souffrait en ce temps-là, sans le savoir, d'une maladie qu'elle avait contractée à la suite d'une bronchite mal soignée ou peut-être même d'un simple rhume. Cela vira au pneumothorax. Joël était le prénom de ce frère, que je n'eus pas la fortune de connaître. Il mourut à l'âge d'un an, comme un ange qui passe pour ne jamais s'arrêter, comme un courant d'air à la brise gracile et fragile qui vient vous caresser pour disparaître... presque aussitôt.

Il faut dire qu'à cette époque, les besoins de la médecine étaient grands et ce ne furent pas les piqûres de pénicilline, additionnées d'eau de mer et pratiquées par le médecin de campagne, qui sauvèrent la situation. La chose la plus

bizarre, voyez-vous ; c'est que cette maman d'origine orpheline venait de perdre un fils et qu'il n'y ait aucun mot, de nom, d'adjectif ou même d'euphémisme, dans le dictionnaire, pour qualifier ce malheur.

La perte du bébé occasionna sans doute un traumatisme psychologique à mon père qui, lors d'une altercation avec un de ses collègues de chantier, dut quitter son travail et la région pour se retrouver, en ce matin d'automne mille neuf cent quarante-neuf, en compagnie de ses parents et au sein de la ferme familiale à l'écoute attendrissante des premiers vagissements de son second fils.

Mon prénom fut choisi par ma mère, qui avait remarqué sur l'enseigne d'une boutique de mode de la rue Porte Dijeaux à Bordeaux le nom de Patrick. Nous étions en ce temps-là sous influence américaine et ce prénom, d'origine irlandaise, devint très rapidement à la mode. C'est dans cette circonstance et tout naturellement, que Pierrette m'en afflua.

Ma tante Mauricette, la benjamine de la famille, et son mari Georges étaient venus, en voisin qu'ils se trouvaient, assister à l'heureux événement. La famille G. habitait le même village, à quelque trois cents mètres de la maison de mes grands-parents. Ce fut au cours de l'arrivée à Belvès d'Henri et de Léonie, en 1934, que ces deux adolescents purent se fréquenter et qu'ils se marièrent quelques années plus tard.

J'avais une cousine alors âgée de trois ans, premier enfant issu de ce mariage, qui se prénommaît Françoise et dont je devins amoureux, sans qu'elle le sache, à l'âge de la puberté. Son frère, Daniel, naîtra deux ans après moi.

Tante Renée, la seconde sœur de mon père, son aînée de trois ans, avait épousé un peintre-tapissier, Samuel L. De cette union naquirent Jean-Louis, mon aîné de sept ans, et Monique, âgée de cinq ans. Cette seconde cousine m'inspira

secrètement le même sentiment quelques années plus tard. C'est peut-être mes deux jolies cousines qui me firent aimer et aduler les femmes tout au long de cette deuxième moitié de siècle.

Mon oncle Georges et sa petite famille partirent vivre à Bordeaux où il ouvrit un commerce d'alimentation en face de la caserne des pompiers. Mes parents vinrent habiter à deux pas ; après que mon père eût trouvé un travail chez un transporteur de vin dont le siège social se trouvait à Bègles, ville de la banlieue bordelaise.

Avant cela, un peu avant ma naissance, ma mère tomba malade. Elle fut soignée d'un pneumothorax, mais trop tard pour que je n'en subisse pas les affres. Je marchais à peine, lorsque je fus conduit et soigné, à l'époque, au sanatorium du Moutchic, à mi-chemin entre Lacanau-Ville et Lacanau-Océan, où je guéris sans trop de difficultés d'une pleurésie.

Je partis ensuite quelque temps dans un centre de convalescence en Dordogne. C'est là que, tout petit, je me rappelle, un jour où mes parents m'apportèrent un cahier à colorier avec sa boîte de crayons de couleur, avoir aiguisé, grâce au taille-crayon, toutes les pointes cassées, prenant un malin plaisir à les tailler d'une extrémité à l'autre. Au bout d'une demi-heure, le dessus de lit se retrouva envahi de petits copeaux de bois que je m'amusais à souffler, les envoyant dans toutes les directions au grand dam de la religieuse de service qui me surveillait du coin de l'œil. J'avais à présent quatre ans et demi et je devais être, tout compte fait, sûrement plus un manuel qu'un artiste-dessinateur.

Quelque temps après, je reçus sur l'index de ma main droite, dans la cour de récréation du centre aéré, la charge d'un banc en bois qui chuta lourdement avec deux de mes petits camarades assis dessus. Mon petit doigt d'enfant

éclata et ce fut, là, la circonstance de signer ma deuxième cicatrice physique indélébile. La première m'avait été occasionnée par la grande aiguille d'une montre à gousset que je m'étais plantée au milieu du front avant que nous quittions la ferme familiale de mes grands-parents à Belvès.

Trois semaines plus tard, je repartais totalement guéri, avec Pierrette et Roger, dans la Peugeot 202 que le patron de mon père lui avait gentiment prêtée. Je découvris ainsi, à Bordeaux, l'appartement aménagé sous les combles, situé au quatrième et dernier étage de l'immeuble du quarante-sept de la rue d'Ornano, à deux pas du magasin de mon oncle Georges. Ce logement nous était loué par un propriétaire qui tenait, avec son épouse, un autre petit commerce d'alimentation situé au rez-de-chaussée de l'immeuble, qu'ils déplacèrent quelques années après à l'angle de la rue Lecocq et du cours Anatole-France, de l'autre côté de la caserne des pompiers.

En ce temps-là, le tramway circulait dans la ville. Ses rails parcouraient, de chaque côté, la rue pavée qui conduisait à la barrière d'Ornano, carrefour de communication, ainsi nommée, avec la future communauté urbaine constituée par la proche banlieue et menant au quartier de Saint-Augustin.

J'avais alors cinq ans. Le temps était venu, pour moi, de rejoindre mes petits camarades de l'école maternelle de la rue du Château-d'Eau. Institution située derrière la galerie des beaux-arts et le collège Anatole-France, où je devais passer les onze années suivantes à comprendre l'enseignement qui m'y fut donné.

Je revois très clairement ce quartier pittoresque et haut en couleur, que je traversais quatre fois par jour. Ce secteur s'appelait le quartier Mériadeck. Nom d'un célèbre personnage devenu archevêque de Bordeaux en 1771.

Histoire vraie.

J'ai nommé le prince cardinal Ferdinand-Maximilien Mériadeck de Rohan. Il entreprit la reconstruction complète du vieil archevêché qui, dès le Moyen Âge, occupait l'angle nord-ouest de la cathédrale. Des travaux de restauration avaient été entrepris un siècle auparavant par le cardinal François de Sourdis.

Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, cette partie ouest de Bordeaux n'était qu'un vaste marais qui, tout en protégeant la ville des indésirables, contribuait par ses miasmes à propager la peste. À l'instigation du cardinal François de Sourdis, le drainage est entrepris. Les travaux, réalisés par les chartreux tout au début du XVII^e siècle, permettent d'assécher les palus.

Au cours du XIX^e siècle, le quartier se construit d'échoppes, habitations typiques du Bordeaux ouvrier et artisan.

En 1955, la municipalité décide la rénovation totale de cet ensemble, et confie en 1960 à la Société bordelaise Mixte de rénovation urbaine la réalisation de 300 logements. Jean Royer est alors nommé urbaniste en chef. Il établit un plan-masse avec des immeubles *barre* de douze étages, caractéristiques de l'époque.

En 1963, la rénovation devient restructuration et le quartier deviendra, à partir de 1967, un « Grand centre administratif et d'affaires », doté d'équipements publics, commerciaux et sportifs.

En 1970, Jean Willerval et Paul Lagarde sont appelés auprès de Jean Royer comme architectes coordinateurs. Le plan-masse est revu pour intégrer les diverses administrations et services autour d'un jardin central. La circulation des piétons et des voitures est séparée, grâce à une dalle, et les hauteurs d'immeubles seront limitées.

En 1971, l'ancien quartier central exceptionnel et atypique de Bordeaux disparaissait physiquement à jamais.

La vieille place Mériadeck était à l'époque de mon enfance le théâtre à ciel ouvert d'acteurs bigarrés, comme ces brocanteurs, ces chiffonniers, ces bouquinistes, ces videurs de grenier, mais aussi ces clochards infestés de puces.

Je ne sais toujours pas s'il faut faire la relation entre ces miséreux, ces parasites et l'appellation familière de marché aux puces ? En revanche, ce que je sais ; c'est que je conserve aujourd'hui, dans le labyrinthe de ma mémoire, d'impérissables souvenirs, que je me dois de refaire émerger à la surface du temps pour vous en faire connaître les frasques et intrigues anecdotiques. Notamment cet épisode de mai 1958 où, revenant de l'école, j'assistais à un combat entre deux clochards qui bascula, au bout de quelques minutes, dans un roman improvisé de cape et d'épée qui devint réel...

« Tandis que je flânais allègrement dans les allées, provisoirement créées par les étalages des brocanteurs, et que je me livrais à mon occupation favorite, le feuilletage de bouquins aux illustrations très coquines, une altercation venait de se produire au pied de la fontaine centrale de la place du marché. Les deux individus en étaient venus aux mains pour, semblait-il, une histoire de canette de vin renversée et désormais vide de son précieux contenu. Personne ne vit arriver la suite du drame, tellement les événements se précipitèrent. Leur pugilat désordonné, à cause d'une beuverie rendue à son apogée, les fit trébucher et tomber sur l'étalage d'un brocanteur avoisinant. Les deux hommes se relevèrent, tant bien que mal, avec chacun dans

Histoire vraie.

leur main, un sabre de hussard à la lame brillante et encore bien aiguisée.

Voilà qu'à présent, nous sommes les témoins d'un spectacle où le sieur Cyrano de Bergerac, d'Edmond Rostand, aurait pu s'identifier et avoir maille à partir.

Ce croisé de fer dura, le temps qu'à la fin de l'envoi l'un des deux ivrognes toucha et transperça l'épaule gauche de son duelliste adverse. La "maréchaussée" (pardon, la police) arriva un siècle trop tard et ne put que retirer l'épée sanguinolente de l'épaule du malheureux qui continuait, malgré tout, de vociférer des injures "impénétrables" à son adversaire enfin maîtrisé. Deux semaines plus tard, je les revis se taper à nouveau la cloche, fumer quelques pétards et échanger les parasites qui parcouraient leur corps. »

L'immeuble où nous habitions était constitué de quatre étages, auxquels nous accédions par un escalier fait de marches en pierre et situé au fond du couloir du rez-de-chaussée. Des boîtes aux lettres, disposées sur le mur de droite, la plupart en bois, trônaient à une altitude que je ne pouvais pas encore atteindre du haut de mon petit mètre vingt.

Un premier locataire demeurait au rez-de-chaussée. Cette jeune femme célibataire tenait le magasin de fleur qui servait de devanture à son logement. Elle était très mignonne et je fus longtemps surpris qu'elle restât vieille fille.

Sous la cage d'escalier, à gauche au fond du couloir et dans un renforcement, le propriétaire nous avait gracieusement prêté cet endroit pour stocker les petits boulets de charbon qui nous servaient à alimenter la vieille cuisinière mixte (bois et charbon) et le petit poêle en fonte émaillée qui servait de chauffage dans la chambre de mes

parents. J'ai dû faire pendant toutes ces années une quantité exorbitante d'allers-retours avec le seau à charbon, que ma mère me demandait de remplir quotidiennement, jusqu'à deux fois par jour, lorsque je fus en âge de le faire.

Cet escalier, tournant, était mal éclairé par le puits de jour situé tout en haut ou par la lumière artificielle délivrée par des ampoules électriques qui tombaient fréquemment en panne. Il desservait les quatre étages avec, à chaque demi-étage, un petit palier où une porte donnait accès sur des toilettes collectives, réciproquement affiliées à chaque locataire de l'étage inférieur ou supérieur.

Son limon en pierre supportait une balustrade en fer forgé sur laquelle venait s'appuyer une rampe faite en bois de noyer que j'empruntais régulièrement à califourchon dans des descentes effrénées, usant un bon nombre de fonds de culotte, provoquant la colère d'une mère restée aux aguets, mais dont elle n'eut que très rarement l'occasion de me voir faire.

Au premier étage logeait un couple sympathique, dont le mari exerçait la profession de conducteur de train. Il était à deux doigts de la retraite et, lorsqu'il le fut, il me raconta, avec une gentillesse et un calme jamais démentis, des centaines d'anecdotes sur ses journées de labeur où, coincé avec son mécanicien entre le poste de pilotage de la locomotive à vapeur et son tender, il transportait des voyageurs ou des marchandises sur des milliers de kilomètres de voie ferrée.

Sur le deuxième palier, habité par une dame qui avoisinait la quarantaine, je finissais par remarquer très vite le ballet incessant d'une myriade de messieurs qui y logèrent à différentes époques. Je ne sus jamais si cette dame aux mœurs apparemment légères avait un caractère changeant, ou bien si elle faisait partie de ces femmes

Histoire vraie.

qualifiées de mauvaise vie en lieu et place de femme facile ! Je me souviens tout de même qu'elle arborait des toilettes saillantes, mettant en valeur ses atouts physiques, et un maquillage quelque peu outrancier.

Au troisième et avant-dernier étage, un couple et leur fille, qui se prénommaient Anne-Marie et, à deux mois près, du même âge que moi, logeaient dans le plus grand appartement de l'immeuble. Ses parents, monsieur et madame M., étaient donc nos plus proches voisins. Ils furent les premiers à posséder un poste de télévision et je me rappelle les bons souvenirs des matches de rugby du tournoi des cinq nations, commentés par Roger Couderc, quand le père de la jeune fille m'invitait à les partager, assis sur le canapé de leur salon. Son père était cuisinier dans un grand hôtel-restaurant, du côté de la gare Saint-Jean. Il gagnait bien sa vie tout en étant sur la brèche plus de dix heures par jour. C'était un petit homme bon qui tranchait avec la silhouette de son épouse, dont l'embonpoint ne s'est jamais dénoté.

Leur fille unique, assez capricieuse, beaucoup plus studieuse, partageait très peu de moments ludiques avec moi. Il faut dire que je la trouvais fort peu intéressante à mon goût, malgré un physique qui devint favorablement avantageux à l'âge de la puberté.

Nous arrivions, après quatre-vingt-quatre marches, trois grands paliers et trois plus petits, au quatrième et dernier étage.

C'est là que j'ai passé la plus grande partie de mon enfance, avec une mère toute vouée à l'éducation (morale, civique et religieuse) et à la protection de son fils.

Nous vivions seuls, les sept huitièmes du temps.

En effet, mon père, chauffeur routier, conduisait à cette époque un *gros cul* (un camion-citerne) avec, à l'arrière, une

belle-mère (une remorque). Il transportait des liquides, le plus souvent du vin, sur toutes les routes de France et de Navarre. Il s'absentait toute la semaine. Quelquefois davantage lorsqu'il se rendait à l'étranger : Italie, Belgique, Hollande ou Espagne.

Je fis bien souvent partie du voyage pendant les vacances scolaires, découvrant bon nombre de régions de notre belle France, du sud au nord et d'est en ouest. J'en ai conservé de merveilleux souvenirs au gré des haltes routières. Il m'arrive d'en éprouver, encore aujourd'hui, une profonde nostalgie, comme ce voyage en pays breton, du côté de Quimperlé, où nous étions arrivés en pleine fête de carnaval. Je devais alors avoir sept ou huit ans. Les flonflons, les confettis, les masques, les pétards et autres artifices lumineux ressurgissent instantanément, devant mes yeux, à cet instant où je les écris.

Il y a des images, des sons, des expressions, des comportements, des odeurs, que nos *bibliothèques* personnelles du souvenir ne sont pas prêtes à faire disparaître.

Ma mère, pour arrondir les fins de mois, partait tous les jours faire des ménages chez l'habitant, pendant que j'étais à l'école. Je ne me rappelle pas l'avoir vu sans rien faire, et cela durant toute mon enfance ou mon adolescence. Les seuls moments de repos qu'elle s'octroyait consistaient à passer un peu de temps en compagnie d'autres mères de famille, sur les chaises du jardin de la mairie, après qu'elle m'eut récupéré vers 17 heures à l'école.

Ces dames échangeaient bien gentiment, parfois hypocritement, sur des faits divers, cancaniaient sur des histoires ou des anecdotes véhiculées dans le quartier. Puis maman feuilletait son hebdomadaire « Nous Deux », qu'elle n'oubliait pas de prendre, chaque mardi, au kiosque à

Histoire vraie.

journaux du cours d'Albret. Ces instants étaient pour elle une bouffée d'air frais : après avoir passé la paille de fer sur des parquets en bois de chêne ou exotique, avant de les cirer ; après avoir balayé, aspiré les poussières, nettoyé le linge et la vaisselle, fait les courses et préparer le déjeuner voire le souper.

Il lui arrivait même, le soir, de garder le ou les enfants de ces messieurs-dames lorsqu'ils désiraient sortir au théâtre, au cinéma, ou lorsqu'ils étaient invités à des cocktails, des inaugurations, des repas. Ce substantiel complément financier, qui arrangeait les deux parties, lui inspira, bien des années plus tard, un changement radical dans son activité professionnelle : elle devint nounou à domicile.

C'était une femme de devoir et de labeur avec cette recherche incessante de rendre service à autrui ; ce qui faisait peut-être partie d'un inextricable exutoire plus ou moins inné ?

Oui, décidément ! Toute sa vie durant, je ne me souviens pas qu'elle eût pris une simple semaine de repos complet ou de vacances. Elle économisa sang et eau. Si bien qu'elle réussit à mettre assez d'argent de côté pour offrir à mon père, au mois de janvier 1957 et le jour de son anniversaire, sa première voiture.

Il venait d'avoir trente-quatre ans. C'était une 4 CV Renault d'occasion, de couleur beige. Pierrette l'avait fait retenir à l'atelier de mécanique qui rejoignait la rue de Belleyrne à la rue Dalon, où elle avait été révisée. Garage dans lequel la femme du patron employait Pierrette au ménage du bureau commercial et de l'appartement situé juste au-dessus des locaux de travail.

Le nôtre, appartement, aménagé sous le toit de l'immeuble, était pour moitié mansardé. Il se composait d'un petit couloir qui desservait, à droite, derrière une

première porte, une cuisine : éclairée le jour par une lucarne découpée dans la charpente que l'on nommait volontiers « *vasistas*. »

Mon père qui était resté un an en Allemagne, occupée à son tour après le traité de paix de 1945, prononçait humoristiquement, levant la tête pour regarder la lucarne : « *was ist das ?* » Qui, dans la langue de Goethe, voulait tout simplement dire : « Qu'est-ce que c'est ? »

À cette question figurée, il répondait, pour lui-même et à qui pouvait l'entendre, avec une voix à la tonalité germanique et donc au timbre guttural, par une autre question : « Petite fenêtre ou grand carreau ? »

C'était, sans qu'il le sache, la bonne étymologie du mot, dans le sens où cette question était posée pour correspondre au travers d'un guichet, au départ en bois, ajouré de trous (style confessionnal), qui devint un guichet en verre ou en plexiglas, appelé plus scientifiquement de nos jours *hygiaphone*.

Au centre de la pièce, une table et ses six chaises posaient leurs pieds sur un plancher recouvert de linoléum. Contre la cloison du couloir se blottissait un buffet en sapin, peint en blanc, qui renfermait les assiettes, les plats, les verres, les tasses, les couverts, le presse-purée à main et autres utilités.

Sur le mur de droite, qui surplombait à l'extérieur le reste du bâtiment, quelques placards de rangement, que mon père avait fabriqué, étaient suspendus. En dessous, un assez large évier, au tablier de pierre imperméable, réceptionnait régulièrement les ustensiles de cuisine pour faire la vaisselle. Sous son réceptacle, un rideau en toile dissimulait des étagères, sur lesquelles venaient s'amonceler bassines et divers produits d'entretien. Au milieu de ce pan de mur, on trouvait un deuxième buffet de cuisine en formica qui